



Anne et Patrick Poirier

LA MÉMOIRE EN FILIGRANE

Commissariat:
Laure Martin-Poulet
& Clément Nouet

Laurent Le Deunff

MY PREHISTORIC PAST

Commissariat: Clément Nouet





R-Mutt, pour Laetitia Chauvin et Vincent Ganivet, 2020.
Crayon sur papier. Courtesy Semiose, Paris. Photo: Aurélien Mole.

Laurent Le Deunff

My Prehistoric Past

Le scénario de l'exposition *My Prehistoric Past* consacrée à Laurent Le Deunff est narré par des trompes d'éléphants, des chats baillant et narguant le visiteur dans des ateliers d'artistes ou encore des vers de terre creusant un terrier dans un décor minimal – minéral.

L'exposition se déroule telle une fable prétexte à libérer l'imagination où les frontières entre fiction et réalité sont brouillées. Dans ce contexte, *My Prehistoric Past* est une invitation à une exploration, une machine à voyager dans le temps. Il s'agit de donner à voir un récit pluridisciplinaire d'une culture riche de sensibilité, adroite et ambitieuse. Laurent Le Deunff présente avec humour son archéologie à travers l'univers infini de la création des formes. Les motifs, les figures et les scènes entretiennent des relations évidentes avec la nature, l'enfance et l'artisanat, et produisent de multiples résonances à la fois anecdotiques et hantologiques¹.

Laurent Le Deunff aime transformer les espaces et jouer avec les codes muséographiques des musées d'histoire naturelle ou de civilisation : diorama, trompe-l'œil, cabinet de curiosités, tapisserie... Les dispositifs scénographiques interrogent le *fake*, les liens entre artisanal et industriel, profane et sacré. Les sculptures, les dessins, les bas-reliefs qui jouent sur les degrés d'échelles s'incrument dans des paysages et composent un environnement immersif. L'espace d'exposition et l'espace des œuvres sont à la fois superposés et dissociés. *My Prehistoric Past* se présente alors comme un espace d'histoire en devenir, un champ imaginaire dont le but n'est pas de restituer le passé mais de générer des images et des histoires. L'artiste propose plusieurs strates temporelles et narratives qui se superposent et s'enchevêtrent pour créer un récit plurivoque proche du montage cinématographique. Les œuvres peuvent être appréhendées alors comme des micro-fictions laissant le spectateur réaliser le montage final.

Dans ce nouveau décor et ce nouveau scénario, Laurent Le Deunff recontextualise son répertoire de formes (requin, taupe, coquillage...), tout en jouant sur les matériaux, les échelles et les points de vue. « Je m'intéresse aux formes ancestrales, ainsi qu'aux anachronismes qu'elles provoquent dans leur rencontre avec des formes modernes. Je tente de chercher l'origine » précise l'artiste. Jouant des formes et des techniques (sculpture sur bois, rocaïlle, dessin, modelage, collage...), Laurent Le Deunff propose une archéologie de son propre travail et joue sur « le devenir fossile de ses sculptures ». « Le fossile n'est plus simplement un être qui a vécu, c'est un être qui vit encore, endormi dans sa forme »². La dynamique du travail se construit ainsi dans un rapport à ce qui est, n'est plus, devient, revient. Au sein de cet inventaire de formes fossilisées, Laurent Le Deunff propose une nouvelle lecture de dix ans de création.

Éléphants, castors, crocodiles ou chats, son bestiaire réunit nombre de créatures, sans hiérarchie de règne. Si le végétal et le monde animal sont très présents dans ses œuvres, c'est plutôt une idée de la nature, comme espace de projection, qu'il faut y voir. L'humain n'est en aucun cas exclu de l'histoire, une forme de primitivité archétypale est réactivée : massue préhistorique, collection de pierres, colliers de dents... ramènent la civilisation à ses plus belles origines. D'ailleurs le titre de l'exposition n'est-il pas un clin d'œil au court-métrage de comédie muet américain *His Prehistoric Past* de Charlie Chaplin ? Un film où Charlot se met à rêver... et à s'imaginer en homme préhistorique. On l'aura compris, *My Prehistoric Past* est au cœur d'une machine narrative susceptible de fusionner faits et fiction, illusion et narration, conjuguant ainsi le passé et le futur. À Sérignan, l'artiste nous plonge dans un récit pluriel et fragmenté, une immersion et un voyage dans le temps. Il déconstruit de manière inédite l'histoire du regard, au croisement de l'écologie, de l'archéologie, de la biologie, ou encore de l'éthologie. Le doute s'installe : et si la vie n'était qu'un vaste diorama ?

1. L'hantologie est un néologisme introduit par le philosophe français Jacques Derrida : mot-valise composé de hanter et d'ontologie, désignant ici «l'accumulation et la résurgence de traces fantomatiques du passé dans la création» (*Le Temps*, 10 octobre 2015).

2. Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.

Né en 1977, Laurent Le Deunff vit et travaille à Bordeaux. Diplômé de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux en 2001, il a participé à de nombreuses expositions collectives notamment à l'exposition *Dynasty* au printemps 2010 au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris et au Palais de Tokyo qui regroupait la scène artistique émergente des années 2000. Depuis, ses œuvres sont présentes dans plusieurs collections publiques et il a réalisé de nombreuses expositions personnelles. Laurent Le Deunff est représenté par la galerie Semiose, Paris.

Collection de fausses pierres, 2017.

Matériaux divers, pin et brou de noix, 320×240×80 cm. Courtesy Semiose, Paris. Photo: Marc Damage.



Dès 2012, Laurent Le Deunff conçoit des roches factices. « À l'époque, il commence à collecter sur le net de multiples recettes pour apprêter les surfaces, des tutoriels d'amateurs spécialisés en décors [...]. Ces recettes font intervenir des matériaux plutôt pauvres: plâtre, papier, carton et colle à bois, ou encore ce mélange de ciment, de sable et de tourbe appelé l'hypertufa, avec lequel on réalise les fausses roches dans les bassins d'agrément. [...]. L'artiste travaille sur la base de neuf recettes différentes: ces effets de trompe-l'œil et ces jeux de copie donnent alors naissance à une collection où chaque caillou se caractérise comme une entité particulière. [...]. Les neuf pièces minérales sont placées sur les rayonnages d'une étagère en bois brut, comme si elles avaient été prélevées dans leur milieu naturel pour former désormais un cabinet de minéralogie étrange [...]. Par son éclairage et sa disposition, cette bibliothèque géologique invite le visiteur à franchir un seuil symbolique, vers un monde où il est fortement suggéré d'accéder au vrai par le faux. »

Eva Prouteau, Laurent Le Deunff, « Stalactite et Stalagmite », Château-Gontier: Le Carré, centre d'art contemporain, janvier 2018.

Coquillage I, 2012.

Papier mâché, ciment, grillage à poule et table en métal, 71×132×80 cm et table métal 80×145×90 cm. Courtesy Semiose, Paris. Photo: Marc Damage.



Massue, 2021.

Ciment type rocaïlle, 255×Ø90 cm. Courtesy Semiose, Paris.



La massue géante produite spécialement pour l'exposition fait suite à une sculpture du même motif réalisée en bois, plus petite, qui était posée au sol. Le thème de la massue s'inscrit dans le thème préhistorique, annoncé dans le titre de l'exposition, et plus précisément ici, l'artiste s'est inspiré d'un dessin. Dans cette fiction humoristique, des hommes préhistoriques et des singes contemplent une massue géante présentée lors d'une Biennale d'art préhistorique contemporain. L'artiste semble aussi proposer, non sans humour, une relecture de la statuaire classique, détournant la sculpture de l'Hercule Farnèse appuyé sur sa massue. Le héros a disparu et son accessoire, traité de façon simplifiée et grotesque, devient ici le sujet principal.

Collier de dents I, 2020.

Corde, papier mâché, albâtre, sapin, tilleul et chêne, 104×74,5×9,2 cm. Courtesy Semiose, Paris. Photo: Aurélien Mole.

Collier de dents II, 2020.

Corde, papier mâché, tilleul et aubier, 195×136×16,3 cm. Courtesy Semiose, Paris.

Deux autres pièces viennent compléter cette fiction préhistorique: deux énormes colliers en fausses dents de requins accrochés au mur. Laurent Le Deunff, une nouvelle fois, puise dans



un répertoire de formes de la bande dessinée puisqu'il fait référence au collier de Rahan. Ce héros Homo sapiens, dessiné par André Chéret, a hérité de son père adoptif d'un collier de cinq griffes, celles-ci symbolisant chacune des qualités humaines qu'il lui avait enseignées, et dont Rahan devra faire preuve tout au long de son existence. Laurent Le Deunff transforme cette parure protectrice en véritables pièces de décorum, dont l'aspect évoque des images de deux grosses mâchoires ouvertes de mégalodons préhistoriques.

Requin des Bois I, 2015.

Tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle, 110×169 cm. Courtesy Semiose, Paris.

Requin des Bois II, 2015.

Tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle, 110×166 cm. Courtesy Semiose, Paris.

Requin des Bois III, 2015.

Tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle, 110×198 cm. Courtesy Semiose, Paris.

Se détachant sur un fond coloré, *Requin des bois* est un ensemble de trois grandes impressions aux teintes sépia. Il s'agit de collages réalisés à partir d'images tirées de revues de chasse, de livres sur la forêt des Landes ou encore de dépliants touristiques sur les grottes. La série marque la première occurrence du collage dans l'œuvre de Laurent Le Deunff. Gardant l'empreinte du procédé rudimentaire de réalisation – sans Photoshop mais avec colle et ciseaux – ces collages agrandis sont nés de l'envie cocasse de l'artiste de tourner un film de requins dans la forêt dévastée des Landes. Ils sont comme des captures d'écran, comme autant d'images qui combinent des références de nature hétérogène.

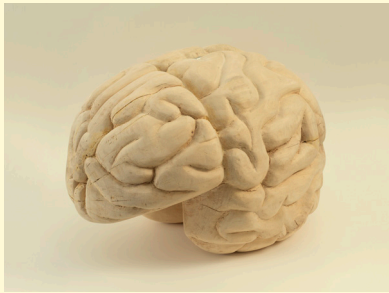
La figure de la **grotte** fait écho aux formes ancestrales et préhistoriques récurrentes dans le vocabulaire plastique de Laurent Le Deunff. Produit en plâtre, cet espace immersif aux allures de décor de cinéma sert à la fois d'environnement narratif et de support à ses sculptures. Différentes cavités, tablettes et socles accueillent une sélection de travaux des dix dernières années. Le choix de cette mise en espace évoque les codes muséographiques des Museum d'histoire naturelle tel que le diorama et son système de représentation par mise en situation.

C'est généralement le matériau qui inspire Laurent Le Deunff. Son aspect et sa matière lui donnent envie d'y faire une forme, souvent figurative. Il mise sur le décalage vis-à-vis du sujet pour évoquer de multiples lectures. Ses sculptures se caractérisent par l'emploi de matériaux souvent bruts, parfois prélevés dans son quotidien. Leur échelle varie considérablement, allant d'une conque géante en papier mâché semblant sortir tout droit de l'ère primaire (*Coquillage I*) à des miniatures dignes d'un cabinet de curiosités (*Butt, Ssssss ou Vous n'avez pas remarqué que sa dent canine est sculptée en forme de tête de serpent ?*) que l'artiste appelle ses « minis ».

L'artiste développe un lexique artistique ayant pour prédilection des motifs inspirés par la nature, embrassant aussi bien des figures animalières que des objets naturels revisités par la main de l'homme (*Phallus double à tête de requin*). La noblesse du bois de cerf par exemple est associée à une forme de primitivité archétypale réactivée avec ce phallus préhistorique qui ramène la civilisation à ses origines.

Terrier (vers de terre) évoque un planimètre, grand panneau de bois informatif que l'on retrouve fréquemment à l'entrée de sites naturels ou de parcs animaliers. Dernier d'une série initiée en 2019, il est installé comme s'il participait à une signalétique de la grotte. Sculpté dans un comptoir de bar, il prend la forme d'un bas-relief qui illustre un réseau de galeries souterraines creusées par des vers de terre. Les « terriers » de Laurent Le Deunff schématisent et révèlent les organisations sociales et la logique imparable de ces espèces pour préserver leur survie face aux nombreux prédateurs se déplaçant à la surface du sol. Il traite aussi d'une succession d'indices, de traces laissées par l'homme ou par l'animal en se concentrant notamment sur le sillage d'une *Galerie de taupes*.

Les *Sapins à chats* témoignent de la volonté de l'artiste de prélever certains matériaux directement dans son quotidien. Depuis 2016, après chaque Noël, Laurent Le Deunff s'impose un rituel ludique, celui de sculpter un arbre à chats à partir d'un sapin de Noël dont on retrouve ici les caractéristiques : un socle réalisé dans une demi-bûche dont le côté plan est posé au sol et dans lequel est coincé le tronc du sapin ; des éléments en bois qui



Cerveau, 2019-2020.
Peuplier, 32,5×46×37 cm.
Courtesy Semiose, Paris.
Photo: Aurélien Mole.



Terrier (vers de terre), 2021.
Chêne, 53×81×5 cm. Courtesy
Semiose, Paris.



Galerie de taupes, 2011.
Bronze, 40×70×60 cm.
Courtesy Semiose, Paris.
Photo: Romain Motay.



Chewing-gums (détail), 2011.
Ensemble de 9 pièces en os
sculptées, 87×50×18 cm.
Courtesy Semiose, Paris.
Photo: Claire Soubrier.



Sans titre, 2020. Coprolithe
de dinosaure, 4,5×1,5×2,5 cm.
Courtesy Semiose, Paris.
Photo: Aurélien Mole.



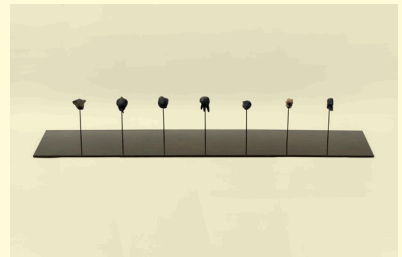
Phallus double à tête de
requin, 2020. Bois de cerf
sculpté, 12,5×13,5×3,5 cm.
Courtesy Semiose, Paris.
Photo: Aurélien Mole.



Butt, 2020. Dent de cheval
sculptée, 4×4×6 cm. Courtesy
Semiose, Paris. Photo:
Aurélien Mole.



Sapin à chats I, 2016.
Assemblage de sapin de Noël,
prunier, chêne et cèdre,
47×85×25 cm. Photo: Marc
Damage. [aussi exposés:
Sapin à chats II, 2017,
30×80×28 cm. Sapin à chats
III, 2017, 31×69×47 cm.
Sapin à chats IV, 2019,
64×26×28 cm. Sapin à chats V,
2020, 80×23×19 cm].
Courtesy Semiose, Paris.



Sssssss ou «Vous n'avez pas
remarqué que sa dent canine
est sculptée en forme de
tête de serpent ?», 2020.
Ensemble de 7 terres cuites,
4×8,5×2 cm, socle: 120×30 cm.
Courtesy Semiose, Paris.



T.Rex, 2021. marbre, 8×2 cm.
Courtesy Semiose, Paris.
Photo: Aurélien Mole.

matérialisent des décorations de Noël décalées, entre cornichon géant et emmental à trous. En détournant la structure traditionnelle à plusieurs niveaux de l'arbre à chats et en accentuant sa verticalité, l'artiste renforce la finalité de cet objet censé divertir et développer les capacités innées du félin à sauter et à s'agripper.

La sculpture en bois *Cerveau* quant à elle, s'inspire d'un emoji. Devenues incontournables dans nos moyens de communication de l'ère 2.0, ces petites images permettent à la personne qui les utilise d'exprimer un sentiment ou une émotion, de représenter une action ou de décrire un personnage. En les transposant dans l'univers tridimensionnel de la sculpture, Laurent Le Deunff matérialise ces icônes en bois brut: le cerveau est similaire aux modélisations utilisées en médecine. Ce projet s'inspire de la pratique élaborée par l'acteur et menuisier américain Nick Offerman et mise en scène avec humour en novembre 2014 lors de l'émission de télévision animée par Conan O'Brien, au cours de laquelle des emojis en bois étaient présentés au sein d'une publicité satirique. Certaines ont par la suite été transformées en boîtes. Ses inventions semblent répondre à des défis secrets, des besoins spontanés de creuser dans un cerveau un emplacement pour y ranger quelques menus objets réduits à la taille idéale pour une fonctionnalité au quotidien.

Bien qu'elles miment le langage ethnologique ou archéologique, les œuvres de Laurent Le Deunff reposent sur une opération de détournement des sources, de glissement temporel et contextuel. *Chewing-gums* est un ensemble de neuf éléments taillés dans de l'os qui représentent un objet banal et futile de nos sociétés contemporaines, symbole de la société de consommation. Jouant avec les préceptes de l'archéologie, l'artiste détourne un matériau pérenne et solide pour s'en servir comme support de représentation d'une gomme à mâcher industrielle et s'amuse à imaginer ce que pourraient être les objets archéologiques du futur.

L'artiste s'approprie des coprolithes de dinosaures qu'il sculpte et plante « sur des piques comme les amulettes de l'Égypte ancienne ou des silex de la préhistoire. Tout l'inverse de ce que convoque dans l'esprit l'image des dinosaures, forcément gigantesques. C'est le travail du sculpteur: faire dériver le lointain vers le proche, le géant vers le tout petit, et l'animal vers l'humain, grotesquement » (Judicaël Lavrador).

Castor, 2021

Chêne, 250×70×70 cm. Courtesy Semiose, Paris.

Dans sa pratique, l'artiste taille ou modèle souvent des formes hybrides, combinant l'animal et le végétal dans un bestiaire transgenre aux formes vernaculaires issues de l'imaginaire de l'humanité. Animal totem du sculpteur, le *Castor* de Laurent Le Deunff est doté d'une queue de poisson. Inspiré



d'une représentation tirée du *Livre des simples médecines* datant de 1480, le rongeur est sculpté dans un tronc de chêne qu'il semble avoir lui-même préalablement grignoté. L'artiste fait surgir la forme achevée, qui prend vie et se joue de la confrontation avec ce socle-tronc, piédestal dont l'aspect brut participe à la narration et revisite les codes de la statuaire.

Nom inconnu, pour Stefan Rinck, 2020.

16,1×12,6 cm / 35×38,5×2,5 cm (encadré).

Parfaite, pour Louis Gary, 2020.

13×17,9 cm / 40×35,5×2,5 cm (encadré).

Nom inconnu, pour Erika Verzutti, 2020.

17,9×12,8 cm / 35,5×41×2,5 cm (encadré).

R-Mutt, pour Laetitia Chauvin et Vincent Ganivet, 2020.

18×12,8 cm / 40,5×35,5×2,5 cm (encadré).

Billy, pour Michel Blazy, 2020.

12,9×17,9 cm / 40,5×35×2,5 cm (encadré).

Nom inconnu, pour Michel François, 2020.

17,9×12,7 cm / 35,5×40,5×2,5 cm (encadré).

Nom inconnu, pour Onyedika Chuke, 2020.

13×18,7 cm / 41,5×35,5×2,5 cm (encadré).

Mara, pour Vera Kox, 2020.

13,9×17,9 cm / 41×35,5×2,5 cm (encadré).

Rita, pour Franck Balland et Yoan Sorin, 2021.

18×12,9 cm / 35×40,5×2,5 cm (encadré).

Pablo, pour Stéphanie Cherpin, 2021.

13×18 cm / 40,5×35,5×2,5 cm (encadré).

Eddie, pour Kathleen Ryan, 2021.

13×13 cm / 35,5×35,5×2,5 cm (encadré).

Nom inconnu, pour Tom Volkaert, 2021.

16,4×12,9 cm / 35,5×39×2,5 cm (encadré).

Nom inconnu, pour Simon Wald-Lasowski, 2021.

16,2×12,7 cm / 35,5×39×2,5 cm (encadré).

Nom inconnu, pour Jillian Mayer, 2021.

15,3×12,3 cm / 35×38×2,5 cm (encadré).

Nom inconnu, pour Bruno Gironcoli, 2021.

13,9×12,9 cm / 35,5×35,5×2,5 cm (encadré).

Nom inconnu, pour Claudia Comte et Guillaume Pilet, 2021.

17,8×12,7 cm / 35,5×35,5×2,5 cm (encadré).

Série de 16 dessins, crayon sur papier. Courtesy Semiose, Paris.



Requin des Bois I, 2015. Tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle, 110×169 cm. Courtesy Semiose, Paris.



Nom inconnu, pour Stefan Rinck, 2020.
16,1×12,6 cm / 35×38,5×2,5 cm (encadré).
Série de 16 dessins, crayon sur papier.
Courtesy Semiose, Paris. Photo: Aurélien Mole.

La méticulosité et le sens de l'observation de Laurent Le Deunff s'exercent dans des séries de dessins dans lesquelles il explore l'animalité dans un récit ouvert à l'imagination. Cette nouvelle série de dessins au crayon montre des intérieurs d'ateliers d'artistes habités par des chats. Ils sont réalisés d'après photographies issues des réseaux sociaux et dédiés à la fois aux chats et aux artistes. Laurent Le Deunff manifeste depuis longtemps une inépuisable passion pour le chat, animal complice et fidèle compagnon d'atelier. C'est un prétexte pour dessiner des œuvres tout autant que pour imaginer une exposition collective au sein même de sa propre exposition personnelle dans un habile effet de mise en abyme.

La forte présence du fond blanc dans ses dessins s'apparente au procédé cinématographique du fondu au blanc, signature visuelle de la série *Six feet under* qu'il s'approprie.

Nœud de trompes I, 2021.

110 x 31 cm

Nœud de trompes II, 2021.

107 x 43 cm.

Nœud de trompes III, 2021.

107 x 39 cm.

Ciment type rocaille.

Courtesy Semiose, Paris.

La série *Nœud de trompes* met à l'honneur des trompes d'éléphants s'enroulant sur des troncs, réalisée en ciment, avec la technique ancienne de la rocaille. Laurent Le Deunff s'est formé auprès d'un rocailleur français, héritier d'un savoir-faire datant du XIX^e siècle, utilisé pour les décors de fausse nature des parcs publics, tels que ceux des Buttes Chaumont à Paris.

Ces fragments d'animaux prennent alors une véritable dimension de trompe-l'œil. Intrigantes et grotesques, ces formes nous évoquent des animaux démembrés, s'emmêlant leurs trompes et paradoxalement reproduisant de parfaites formes de nœuds de marin.

Pour ces récentes productions (*La massue*, *Nœud de trompes*), Laurent Le Deunff modèle en rocaille et crée ainsi des copies d'anciennes pièces datant d'une dizaine d'années. Cette technique est privilégiée par l'artiste car elle donne à ses récentes sculptures l'aspect de fossiles, jouant sur une archéologie du présent. L'utilisation de ce style faux bois est un rappel que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être.

Tête de crocodile, 2021.

Ciment type rocaille, 80×126×72 cm. Courtesy Semiose, Paris.

Cette œuvre correspond parfaitement au caractère trompe-l'œil des sculptures de Laurent Le Deunff, qui dans une simplicité extrême, parvient à nous suggérer l'image d'un crocodile sortant de l'eau pour observer sa proie.



Cette nouvelle sculpture rejoint son bestiaire : ours, hibou, escargot, dauphin, castor et hippocampe. Créés en rocaille en 2020, ces têtes sur des piédestaux suggèrent quelque chose entre les totems, le détournement de la grande statue normale dédiée à des personnalités et un décor de jardin kitsch. L'origine de ces têtes d'animaux sur des socles est une référence au jeu télévisé populaire : Fort Boyard. Au centre du fort, se trouvent des tigres vivants et surtout une sculpture de tête de tigre sur un piédestal qu'il faut activer pour savoir si le trésor va tomber.

Bassine, 2013.

Ciment, hypertufa et pigments sur bassine en plastique, 14×32×32 cm. Courtesy Semiose, Paris.

Auge, 2013.

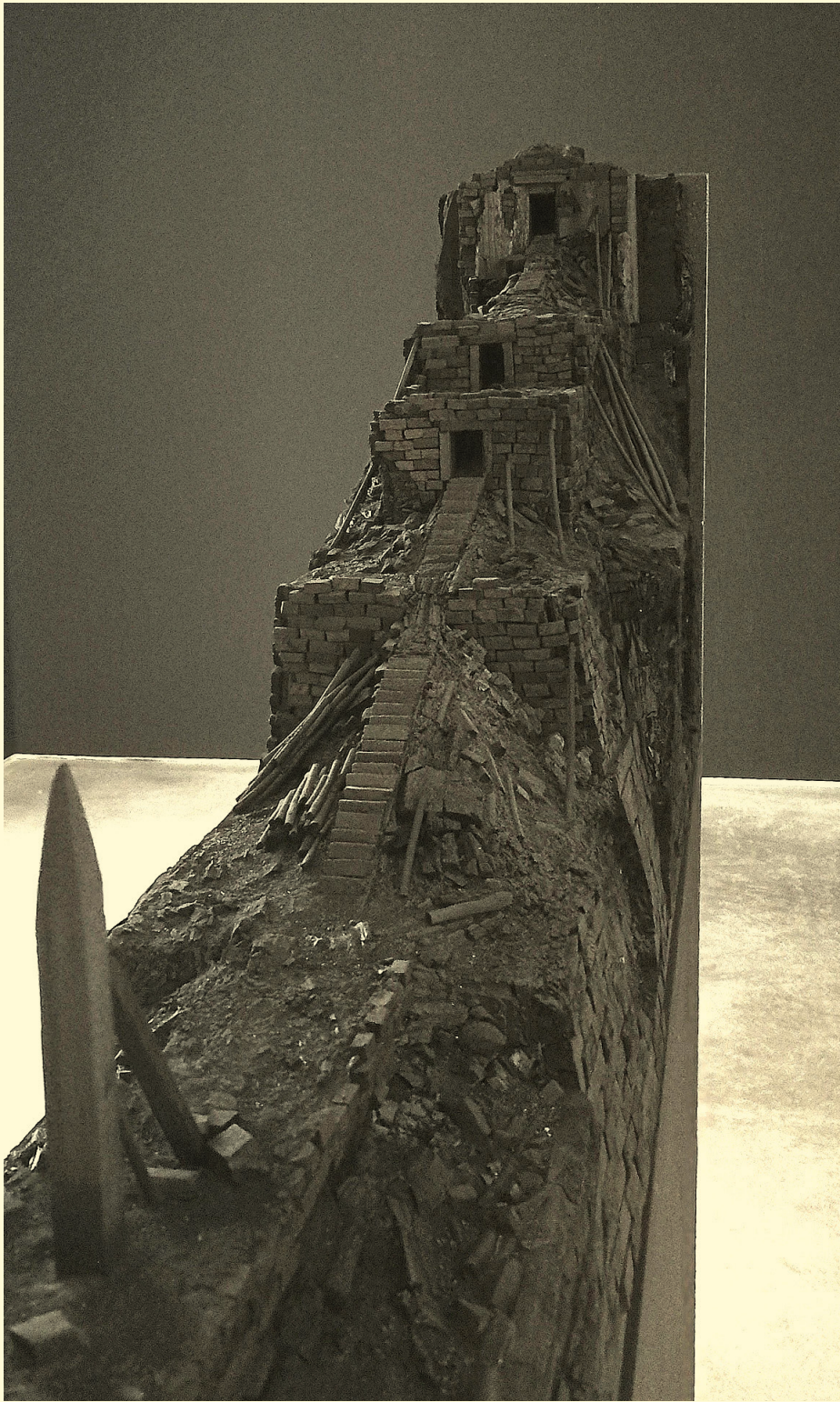
Ciment, hypertufa et pigments sur auge en caoutchouc. 22×61×43 cm. Courtesy Semiose, Paris.



Nœud de trompes I, 2021. Ciment type rocaille, 100 cm. Courtesy Semiose, Paris.
Photo: Laurent Le Deunff.



Bassine, 2013. Ciment, hypertufa et pigments sur bassine en plastique, 14×32×32 cm. Courtesy Semiose, Paris. Photo: Hugo Durante.



La voie des ruines noires, 1976, de la série Domus Aurea.
Fusain, 60×1400×20 cm. Achat de l'État, 1978. Centre Pompidou, Paris,
Musée national d'art moderne-Centre de création industrielle. © Adagp,
Paris.

Anne et Patrick Poirier

La mémoire en filigrane

L'exposition *La mémoire en filigrane* propose une déambulation dans l'espace méditerranéen et dans le temps de la mémoire d'Anne et Patrick Poirier, avec des travaux de la fin des années 1960 à aujourd'hui, pour certains jamais ou rarement montrés.

Le travail protéiforme d'Anne et Patrick Poirier, d'une très grande diversité de médiums et d'échelles, porte sur la question de la mémoire et s'attache à rendre compte de la fragilité du monde. « Nous nous sommes, dès le début de notre travail, passionnés pour l'archéologie et les villes en ruines, et, à travers elles, pour l'architecture parce que nous pressentions le rapport étroit entre archéologie, architecture, mémoire et psyché. Et nous avons compris que l'architecture, qu'elle soit en ruines ou pas, pouvait être une métaphore de la mémoire et de la psyché » (Anne et Patrick Poirier).

Dès 1968, Rome, où ils sont pensionnaires à la Villa Médicis, devient leur terrain de jeu. Décidant en pionniers de faire œuvre commune, ils réalisent une série d'empreintes qui interroge la place de l'homme dans le monde. Ces reliefs apparaissent dès lors comme des « instantanés » objectifs en trois dimensions, à la fois fragments du passé et allégories de notre vanité. Ces traces sont autant d'odes à la puissance de la vie, mais elles reflètent également son inéluctable finitude. Toute civilisation ne laisse que des ruines, des bribes qui parviennent jusqu'à nous et attestent que toute construction est vouée à disparaître. Mais loin d'être seulement une recherche sur des formes archéologiques, le travail d'Anne et Patrick Poirier est une exploration obsessionnelle, distanciée et ludique de l'histoire qui nous permet de comprendre notre présent et d'entrevoir le devenir de nos sociétés.

Dès leurs premières œuvres, leur volonté de sonder les éléments figés du passé les menait à exprimer l'expérience de la perte. Ils ont refusé d'être désignés comme « sculpteurs » et « peintres », pour endosser tour à tour les rôles d'« archéologues et d'architectes ». Au début des années 1970, le souvenir de leurs déambulations dans les ruines de l'antique ville d'Ostia Antica et dans celles de la Domus Aurea de Néron à Rome, devenues leur terrain de « fouilles », prend la forme de monumentales maquettes en terre cuite ou en charbon de bois. L'exposition présente deux spécimens emblématiques de ces impressionnantes et fragiles constructions, *Ostia Antica* (1972) et *La voie des ruines noires* (1976).

À la manière d'archéologues, le couple expose ses découvertes, telles des résultats de fouilles et, comme le précise Anne Poirier, ils réalisent « presque toujours un inventaire des lieux où (ils) allaient avec des notes, des carnets de fouille, des moulages, des empreintes sur papier mais aussi des photographies »

qui accompagnent généralement la présentation de leurs installations.

L’empreinte et l’expérimentation sont aussi photographiques dans le travail d’Anne et Patrick Poirier. Qu’elle soit autonome ou en lien avec leurs pièces monumentales, la photographie accompagne les artistes depuis leurs débuts à travers une diversité de techniques (l’appropriation photographique, le photogramme, la photographie documentaire, la superposition ou encore la coloration photographique). La photographie en noir et blanc ou en couleur occupe une place importante dans la création du duo qui la pratique en autodidacte et pour qui elle « est une respiration ». Elle est l’enregistrement d’une absence, ou plutôt comme le dit Laurie Hurwitz, la volonté « de retenir ce qui ne sera bientôt plus. »

Anne et Patrick Poirier se servent de métaphores architecturales, archéologiques ou mythologiques pour témoigner du récit de la mémoire culturelle. L’inédite et spectaculaire suite graphique, réalisée pendant l’été et l’automne 2020, et inspirée par la deuxième partie de la *Divine Comédie* de Dante, *Le Purgatoire* est un nouveau jalon dans cette recherche permanente sur les mythes qui n’ont cessé de nourrir leur imaginaire. Cet ensemble qui prolonge leur relecture de Dante, débutée pendant le premier confinement, signe un retour inattendu à la figuration et à la couleur. L’étude de la mythologie chez Anne et Patrick Poirier est avant tout une façon d’observer et de réinterpréter le monde.

Le chaos et la violence qui, aujourd’hui, règnent tout particulièrement autour de la Méditerranée et menacent la survie d’un inestimable héritage multimillénaire, prouvent la justesse visionnaire des préoccupations du couple. Réinvention du passé, lieux réels et oniriques, fragments, mythologies, Anne et Patrick Poirier offrent dans *La mémoire en filigrane* une promenade mnémique à travers leurs œuvres.

Après leurs études à l’École nationale supérieure des arts décoratifs à Paris, Anne et Patrick Poirier passent quatre ans à la Villa Médicis à Rome. Dès le début de leur séjour, en 1968, ils décident de travailler ensemble. Réunissant leurs idées et leurs sensibilités, leurs travaux signés en commun deviennent les fruits de ce partage. Ce ne sont plus des artistes solitaires travaillant dans leur atelier en quête d’un langage personnel, mais des voyageurs, arpenteurs de sites, découvreurs de civilisations, de religions et de cultures différentes (Orient, Moyen-Orient, Amérique Centrale, États-Unis...). Refusant les rôles conventionnels de sculpteur et de peintre, ils endossent ceux, interchangeableables d’archéologue et d’architecte. Leur approche artistique des sciences humaines est un voyage dans la mémoire qu’ils considèrent comme fondamentale, base de toute intelligence entre les êtres et entre les sociétés. Enfants de la guerre (nés respectivement en 1941 et 1942), ils révèlent la fragilité des civilisations, des cultures, et leur esthétique est souvent celle du fragment, de la ruine, de la catastrophe. Anne et Patrick Poirier forment l’un des tout premiers et rares couples d’artistes. Fidèles à la symbiose qui sous-tend leur création depuis plus de cinquante ans, ils développent une œuvre protéiforme et visionnaire. Depuis la disparition de leur fils unique Alain-Guillaume, en 2002, Anne et Patrick Poirier vivent et travaillent à Lourmarin en Provence.

Salle 1

La voie des ruines noires, 1976. De la série Domus Aurea.

Fusain, 60×1400×20 cm. Achat de l'État, 1978. Centre Pompidou, Paris, Musée national d'art moderne-Centre de création industrielle.

Le point de départ de la série *Domus Aurea* (maison dorée) à laquelle appartient cette œuvre est la découverte de l'ancien palais de Néron à Rome par Anne et Patrick Poirier. Leurs explorations dans la pénombre des vestiges, interdits alors au public, donnent naissance à des reconstructions fictives qui prennent ici la forme d'une longue et étroite maquette architecturale en fusain. Comme le précise Anne Poirier, « Les travaux qui ont résulté de cette découverte sont noirs, catastrophiques, métaphores de l'oubli, de la destruction par le feu et la violence ». Cette résidence autrefois solaire et somptueuse, détruite par les ravages du temps, traduit la fragilité des choses et des cultures. Ce lieu devient le symbole de la mémoire inaccessible ou refoulée. En pénétrant dans cet univers, les artistes l'assimilent, par sa structure labyrinthique et sa couleur, à un inconscient collectif. Dans la maquette, la dernière architecture, qu'ils nomment la « Nécropole des élus », et dans laquelle se trouvent le tombeau de l'architecte, de l'archéologue, de l'écrivain... - correspond aux différentes facettes de la personnalité du duo.

Domus Aurea, 1975.

Tirage argentique, 17,7×12,2 cm chaque. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris. Photo : Jean-Christophe Lett.



L'incendie de la Grande Bibliothèque, 1976. De la série Domus Aurea.

Papier froissé, feuille d'or et fusain, dimensions variables. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris. Photo : Daniele Molajoli.

Les photographies prises lors de leurs pérégrinations dans la *Domus Aurea* dévoilent ce site plongé dans la pénombre. Parallèlement, les artistes ont également relevé des empreintes des murs du palais, qui les conduisent à une recons-



titution subjective. Ces prélèvements deviennent une invitation à imaginer une fiction, imitant le mode de travail de l'archéologue. Anne et Patrick Poirier rehaussent d'or sur papier froissé des fragments de textes. Ce sont des mots qu'ils imaginent provenir de la grande bibliothèque incendiée. L'écriture apparaît en relief, la dorure étant apposée ensuite sur la feuille et le frottage au fusain permettant de révéler les mots, et de mettre en valeur leur côté précieux. Les artistes évoquent ainsi une mémoire dispersée, en ruines. Le pouvoir de suggestion de l'œuvre prend l'apparence d'une reconstitution archéologique même si elle n'est qu'invention.

Salle 2

Les Hermès de la Villa Médicis, 1970-1971. De la série Villa Médicis.

Dix stèles (empreintes sur papier Japon, 218×943×20 cm), dix médaillons (photographie sur porcelaine et herbes séchées, 16×20×4 cm chaque), dix livres (collages et dessins, 25,5×16 cm chaque) . FNAC 1529 (1,2,3,4,5) Centre national des arts plastiques. Photo : Daniele Molajoli.



L'ensemble *Les Hermès de la Villa Médicis* réunit des sculptures, des photographies, des livres-herbiers, tel un relevé archéologique et botanique.

Anne et Patrick Poirier réalisent des empreintes sur papier Japon, matériau idéal et bon marché pour épouser les formes. Le papier, une fois décollé du support, apparaît comme une seconde peau délicate et fragile, qui peut se trouer, se déchirer. Les empreintes recréent quelque chose de l'ordre du vivant, alors que les photographies sont « mortes », figées. La mise sous-verre des empreintes renforce cette notion de fragilité alors que leur présentation renvoie à la verticalité des stèles. Anne Poirier souligne l'importance du regard des statues : « Elles nous regardent et nous communiquent leur mémoire, leur histoire ; elles nous renvoient à des mythes. Cette rencontre avec le regard des statues nous a amenés à réaliser tout ce travail sur les Hermès de la Villa Médicis ». Les artistes s'approprient les statues témoins d'un passé révolu, dont chaque jour, sur le chemin de l'atelier, ils croisent la silhouette énigmatique et familière.

En vis à vis, une longue vitrine restitue le contexte des sculptures. Elles abrite dans des boîtiers des végétaux prélevés à la Villa Médicis et des photographies en médaillons, reprenant la technique des portraits tirés sur porcelaine représentant les défunts sur les tombes. La fragilité de la photographie sur porcelaine fait écho à celle des empreintes sur papier Japon : « Il y avait là une cohérence. En même temps, ce procédé donnait une distance à l'objet photographié » (Anne Poirier). Il traduit l'ambiguïté du statut de cette image, à la fois éternelle et témoignage de la brièveté de la vie. Les livres-herbiers semblables à des ouvrages de botanistes témoignent de la pollution menaçant les végétaux et les statues, à l'œuvre dès les années 70. L'ensemble des éléments constituant cette œuvre de leurs débuts parle de la fragilité des choses, de la mémoire et de la culture, fil rouge de tout le travail d'Anne et Patrick Poirier.

Dodici visi di una fontana morta, 1974.

Ensemble de 12 empreintes sur papier Japon, 24 tirages gélatino argentiques colorés, 30×24 cm chaque. Texte collé sur carton, 30×106 cm. Collection Nouveau Musée national de Monaco.

Cette fontaine du XVIII^e siècle a été découverte par Anne et Patrick Poirier dans le jardin de la Villa Doria Pamphili à Rome, située dans le quartier de Monteverde sur la colline du Janicule à l'ouest de Rome. Les artistes ont pu accéder à ce site, abandonné et fermé alors au public, comme à celui de la Domus Aurea et à d'autres, grâce à leurs fausses identités d'architecte et d'archéologue inscrites sur leurs passeports. Anne et Patrick Poirier lui ont donné le nom de « fontaine morte » car elle était complètement asséchée et craquelée. Décorée de douze mascarons qui correspondent

aux heures du jour, elle servait d'après les artistes de clepsidre ou de cadran solaire. La démarche appropriative d'Anne et Patrick Poirier s'apparente une nouvelle fois au travail d'un archéologue qui serait également un poète.

Sans titre, 1969. De la série Villa Médicis.

Empreinte sur papier Japon et paille, 55×30×40 cm. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris.

Cette œuvre, la plus ancienne de l'exposition, est le premier moulage de statues réalisé par les artistes. C'est une boîte traversée de lumière contenant les empreintes sur papier Japon des deux profils suspendus d'un même visage. L'intérieur contient aussi des petits rouleaux de paille sur lesquels reposent ou sont épinglées onze empreintes de fragments de visages. Œil, bouche, nez, font partis du lexique formel des artistes qui s'intéressent, dès leur arrivée à la Villa Médicis, à ces fragments antiques qui ont le mieux résisté au passage du temps. L'utilisation de matériaux humbles est le fruit de l'influence de l'Arte Povera qui se développait en Italie à cette époque et qui les intéressait beaucoup, les matériaux pauvres et précaires évoquant la fragilité.

Salle 3

Paysages révolus, août-septembre 1974.

De la série *Selinunte*.

Tirage argentique rehaussé au pastel et crayon, 24×30 cm chaque. FNAC 03-1201 à 1231 Centre national des arts plastiques.

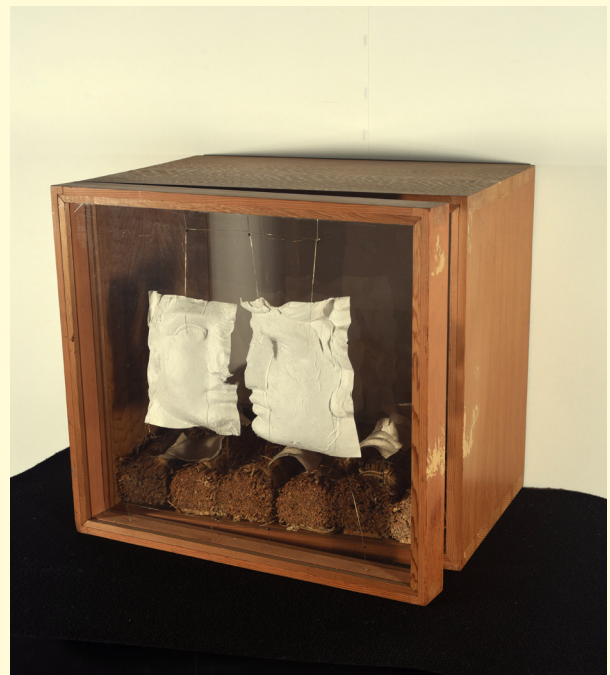
Photo : Yves Chenot.



En 1974, à Selinunte en Sicile, ne pouvant s'abandonner à l'exploration méditative du site archéologique envahi de touristes, les artistes composent un carnet de voyage humoristique *Paysages révolus*. Publiées dans un ouvrage comprenant le récit d'un rêve éveillé et les lettres jamais envoyées à leurs amis, ces photographies racontent les habitudes liées au tourisme de masse, les vacanciers posant devant les ruines



Dodici visi di una fontana morta, 1974. Ensemble de 12 empreintes de sculptures sur papier Japon, 24 tirages gélatino-argentiques colorés et bandes de papier sur carton. Empreintes et tirages 30×24 cm, carton 30×106 cm. Collection Nouveau Musée national de Monaco. Photo : Andrea Rossetti.

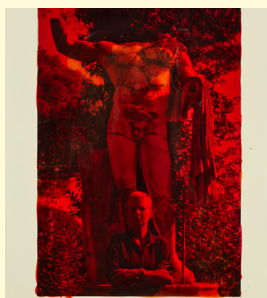


Sans titre, 1969. De la série Villa Médicis. Empreinte sur papier Japon, bois et paille, 55×30×40 cm. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris. Photo: Damien Roy.

d'un site, qui, après leur départ, leur demeuraient étranger. C'est ce hiatus entre souvenir et oubli que les artistes viennent souligner par la couleur. Appliquée à la main en rehaut au crayon et au pastel, cette technique reprend celle des photographes qui coloriaient les clichés en noir et blanc, le tirage couleur étant alors couteux. Les ruines, comme un décor de théâtre, font office de studio en plein air et les touristes se laissent facilement prendre à la fiction des artistes qui se prétendent photographes professionnels. Le résultat est stéréotypé, comme les cartes postales en technicolor, les colonnes des temples en fond. Entre l'esthétique de la vie ordinaire et la vision des artistes, l'œuvre traduit le décalage d'expériences respectives. La série renvoie avec distance et humour à la désinvolture du public touristique et à la fragilité de la vie.

Roma memoria mundi, 1988.

Tirage argentique rehaussé à la peinture aniline, 60,8 x 50,6 cm chaque. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris. Photo: Jean-Christophe Lett.



Roma memoria mundi, 1988.

Tirage argentique rehaussé à la peinture aniline, 60,8 x 50,6 cm et 65,5 x 77 cm. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris. Photo: Jean-Christophe Lett.



Les artistes réalisent une série de photographies argentiques rehaussées à la main à la peinture aniline. Pour les artistes, les ruines ne sont pas romantiques mais elles sont les témoins de la violence de l'histoire. L'image recolorisée apporte une dimension onirique, effaçant le réalisme premier de la prise de vue, les artistes repeignant selon leur ressenti.

Concernant les photographies de Rome et d'Ostie, ils utilisent un appareil Nikon bon marché et se livrent à toutes sortes d'expérimentations techniques en autodidactes.

Anne Poirier précise: « la souplesse, la rigueur de l'argentique nous intéressent. Également la manipulation d'une surface sensible, éphémère, fragile, qui peut réagir à beaucoup de "bricolages". Nous aimons la cuisine, le hasard, l'expérimentation, à l'œuvre aussi dans nos moyens d'expression ».

Palmyre, 1992.

Tirage argentique rehaussé à la peinture aniline, 24 x 31 cm. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris. Photo: Jean-Christophe Lett.



La série *Palmyre* réunit des photographies du célèbre site archéologique syrien. Ces clichés des ruines de l'ancienne cité sont rehaussés à la peinture aniline. Les couleurs artificielles appliquées apportent à ces constructions anciennes un aspect surnaturel au statut incertain. S'agit-il de ruines du passé ou du futur, sont-elles réelles ou imaginaires? Ces images évoquent le monde dévasté par les conflits et le tourisme de masse.

Palmyre prend un caractère tragiquement prémonitoire. Les vues de vestiges panoramiques, aux tons ocres, apparaissent comme un présage d'un cauchemar en devenir de cette cité en péril. En 2015, peu avant leur exposition à la Galerie Mitterrand, l'actualité les rattrape: l'archéologue Khaled al-Assad, ancien directeur du site de Palmyre, est assassiné et les temples sont détruits. Inscrite dans une réalité sinistre, la série visionnaire des artistes devient malgré elle le symbole d'une culture victime de l'intolérance.

Villes mortes, Syrie, 1992.

Tirage argentique rehaussé à la peinture aniline, 24 x 31 cm. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris. Photo: Jean-Christophe Lett.

Pour Anne et Patrick Poirier, la couleur a été présente dès le début de leur travail avec les photographies rehaussées au pastel et au crayon, mais elle a pris une place importante à partir de la fin des années 80, entre autres avec l'utilisation de l'aniline. Patrick Poirier précise: « Nous utilisons en effet souvent le rouge, couleur des paupières closes face au soleil. C'est également la couleur du sang et de la douleur, comme un hommage à



l'œuvre de Peter Greenaway ou de David Lynch». Pour Patrick Poirier: « Les sites archéologiques comme *Palmyre* ou *Les Villes mortes* en Syrie, renvoient à l'érosion du temps ou les ravages des guerres ». Particulièrement sensibles à la situation géopolitique complexe qui frappe l'Irak et la Syrie, les artistes se positionnent en tant qu'observateurs de l'histoire de cette région, en restituant des formes qui relèvent autant d'un tourisme éclairé que d'une archéologie poétique. La Syrie est un pays que le duo connaît bien depuis les années 1960 pour avoir visité nombre de sites archéologiques. Pour eux, « Sur place, s'impose l'idée que ce territoire constitue indéniablement le berceau de ce que nous nommons la culture occidentale. C'est vraiment le site le plus essentiel pour notre mémoire collective. Ici fut inventée l'écriture phonétique ».

Les archives de l'Archéologue, 1992.

Cabinet en bois laqué avec tiroirs et vitrine renfermant différents objets, 171 x 30 x 30 cm. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris. Photo : Rebecca Fanuele.



Les artistes, endossant l'identité double d'architecte et d'archéologue, créent un cabinet regroupant les traces de leurs explorations dans les sites archéologiques : empreintes, paysage de mémoire, paisine gravée. La préciosité élégante

du contenant concourt à la force de la fiction de cette double identité.

Valise, 1968.

Carton et dépliant touristiques, dimensions variables. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris. Photo : Jean-Christophe Lett



Une valise remplie de pellicules de films abandonnée chez les artistes à la Villa Médicis, par une connaissance engagée aux studios de Cinecittà, leur inspire la série *Valises*, allégorie de leurs errances et multiples voyages. Avec une approche ludique, les artistes laissent déborder de mallettes achetées aux puces des montagnes de cartes postales et de dépliant touristiques glanés au cours de leurs périple en Italie, au Moyen-Orient, en Orient, en Amérique Centrale....

Salle 4

Ostia antica, 1972.

Terre cuite, 1140 x 575 x 15 cm, vingt photographies sur porcelaine, 7,1 x 9,2 x 0,6 cm et 7,8 x 10,8 x 0,6 cm et six carnets de notes, 25 x 32 x 2,5 cm et 20 x 30 x 5 cm. Mumok-Museum moderner Kunst Stiftung Ludwig, Vienne Autriche Prêt de la Fondation autrichienne Ludwig depuis 1981.

Patrick Poirier se souvient: « Notre première visite d'Ostia Antica a été un vrai choc, spécialement devant un écroulement de plaques de marbre dans cet immense jardin de ruines roses : le plus beau jardin qui existe, une leçon d'architecture ».

Ostia Antica est une œuvre majeure des artistes et leur première maquette monumentale. Spectaculaire par ses dimensions, elle est réalisée en terre cuite, en souvenir de la couleur prédominante du site. Explorant tous les recoins de l'ancien port de Rome, en une lente promenade, au cours de laquelle ils réalisent des prélèvements de mosaïques, des fragments de statues et des carnets de fouille. Cette œuvre est une reconstitution mémorielle et subjective du site et non



Ostia antica, 1972. Terre cuite, 1140×575×15 cm, vingt photographies sur porcelaine, 7,1×9,2×0,6 cm et 7,8×10,8×0,6 cm et six carnets de notes, 25×32×2,5 cm et 20×30×5 cm. Mumok - Museum moderner Kunst Stiftung Ludwig, Vienne Autriche Prêt de la Fondation autrichienne Ludwig depuis 1981.



Palmyre, 2018. Tapis en laine, soie et fibre de bambou, 430×305 cm, Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris. Photo: Peter Cox.

scientifique. Cette ville abandonnée est pour eux la métaphore de la notion de fragilité.

« *Ostia Antica* devient une vivante leçon d'architecture. Car la ville dut se parcourir en tous sens. Rien n'arrête la déambulation. On voit le squelette caché qui sous-tend les formes visibles. On comprend le jeu des forces. La ville en ruine devient une succession de maquettes coupées, une immense maquette à travers laquelle se promener. Ils construisent sur une table des petites surfaces qu'ils empilent ensuite. Ils avancent comme ils se sont promenés, lentement, très lentement. Ils fabriquent des millions de minuscules briques de terre qu'ils montent en murs irréguliers, des centaines de colonnes, des débris de toutes sortes, pour construire ce paysage en ruines où se perdre des yeux, où se promener du regard. La construction de ce paysage de la Mémoire leur prend une année. » Pierre Hyppolite (dir.), *La Ruine et le geste architectural*, Presses universitaires de Paris Ouest, 2015.

Salle 5

Palmyre, 2018.

Tapis en laine, soie et fibre de bambou, 430×305 cm, Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris.

L'appropriation photographique est à l'œuvre dans *Palmyre*. Au début des années 1960, Patrick Poirier rencontre des réfugiés tibétains dans leur atelier de tissage de tapis traditionnels. En 2012, pour la réalisation d'une série de tapis, les artistes trouvent à Katmandou un artisan capable d'utiliser la soie, la laine et la fibre de bambou. Combinant savoir-faire ancestral et technologie de pointe, ils sélectionnent sur Google Earth certaines images récentes de sites antiques dévastés notamment par les fouilles illégales et les utilisent comme motifs pour leurs tapis, afin d'évoquer le martyre de ces sites antiques désormais dévastés. Pour ce tapis, dénonçant la destruction récente de Palmyre, ville qu'ils ont longuement arpentée, les artistes se servent d'une autre source, une photographie aérienne de 1963, prise par l'armée anglaise. Patrick Poirier photographie l'écran de l'ordinateur et ensuite cette image est tissée. Chaque matériau utilisé pour le tissage des tapis prenant la lumière différemment, la perception visuelle change selon le point de vue. Cette nouvelle technique, née d'une collaboration entre un artisan et le couple, ajoute à la distanciation de la représentation du monde contemporain où les frontières entre réalité et fictions sont perméables.

En réponse à une civilisation obsédée par le présent et sa couverture médiatique, Anne et Patrick Poirier brouillent les repères temporels et spatiaux. Les artistes associent la mémoire des civilisations anciennes et le terrible spectacle de

leur actuel anéantissement imputable à l'intolérance et à la cupidité.

Archéologie du futur, Moyen-Orient, 2013.

Peinture acrylique et polyuréthane sur toile, 300×600 cm. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris.

Archéologie du futur, Moyen-Orient se présente comme un triptyque immaculé, une vue du ciel. Contrairement aux apparences, cette vue aérienne n'est pas réalisée à partir d'une photographie, il s'agit d'une fiction totale, mais inspirée de vues aériennes actuelles du désert donnant à voir des ruines et des constructions modernes comme par exemple une installation pétrolifère. Le titre de l'œuvre fait référence à une archéologie à venir. En effet, les artistes imaginent ces ruines du futur où les éléments seront recouverts et ensevelis. La peinture blanche recouvre et unifie, tel le sable, le paysage. La surface de la toile présente très peu de relief, c'est la lumière qui révèle le dessin. La couleur blanche déréalise ces paysages, les plonge dans une abstraction, un futur imaginaire. Cette œuvre fait aussi écho à des maquettes en plâtre réalisées par Anne et Patrick Poirier dans les années 90, à la fois par la couleur blanche et par l'évocation d'architectures utopiques.

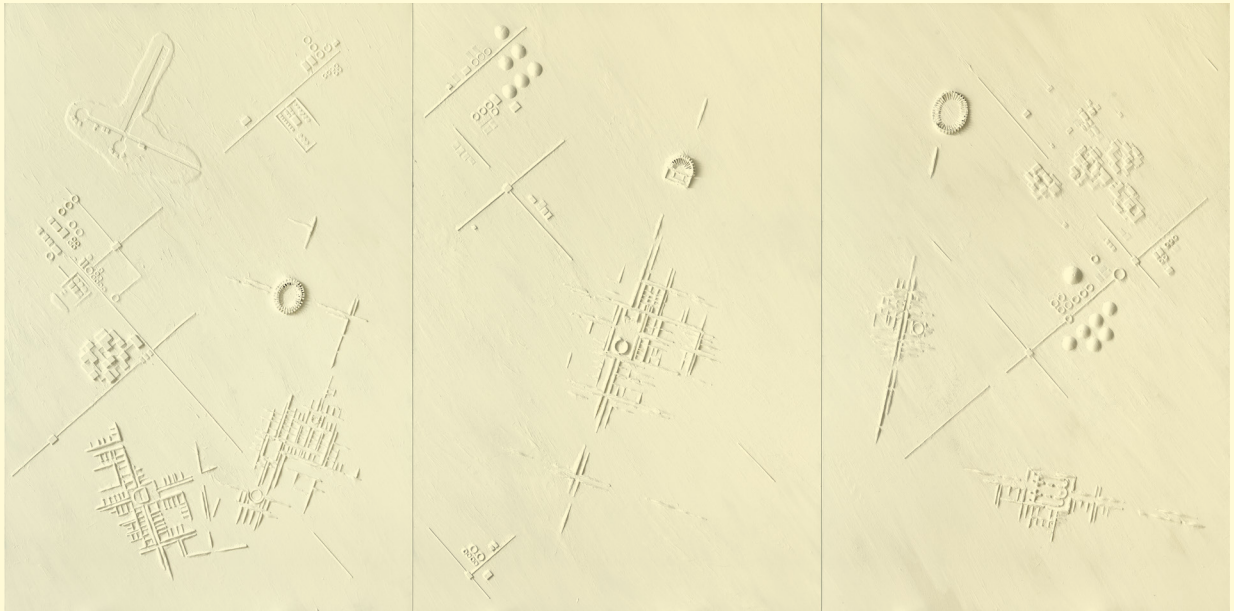
Salle 6

Grand Hôtel Dante, Le Purgatoire, 2020.

Techniques mixtes sur papier Japon marouflé sur toile de lin, dimensions variables. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris.

Cette œuvre est inspirée de la *Divine Comédie* de Dante, ouvrage de référence pour les artistes. Elle a été réalisée pendant la crise sanitaire du Covid19 entre août et décembre 2020, après que les artistes se sont consacrés à illustrer *L'Enfer* pendant le premier confinement ; entre mars et mai 2020. L'œuvre est montrée pour la première fois au Mrac. Installée telle une grande bande dessinée, elle se compose d'environ cinquante mètres de dessins.

Ces dessins monumentaux, tels des peintures panoramiques, évoquent le voyage de Dante et Virgile au Purgatoire, tout en prenant des distances avec la chronologie. Cette œuvre signe avec *L'Enfer* un retour jubilatoire des artistes à la figuration qu'ils n'avaient plus pratiquée depuis leurs études. Elle est aussi une manière pour eux de se replonger dans les nombreuses œuvres illustrant la *Divine Comédie* qui traite de mythes dont la résonance est toujours aussi puissante dans la psyché.



Archéologie du futur, Moyen-Orient, 2013. Peinture acrylique et polyuréthane sur toile, 300×600 cm. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris.
Photo: Michael Richter.



Grand Hôtel Dante, Le Purgatoire, 2020. Techniques mixtes sur papier Japon marouffé sur toile de lin, dimensions variables. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris.
Photo: Jean-Christophe Lett.

Salle 7

Dépôt de mémoire et d'oubli, 1989-2021.

Matériaux divers (acier, empreinte sur papier Japon, plumes, néons...), 410×280 cm. Collection des artistes. Courtesy Galerie Mitterrand, Paris.



Dépôt de mémoire et d'oubli est une installation inédite, ré-utilisant une croix monumentale réalisée pour une exposition en 1988, à Munich, la capitale très catholique de la Bavière. Sur la croix, figurent des empreintes de visages de statues antiques conservées à la Glyptothèque.

La mythologie et l'histoire des religions ont toujours intéressé Anne et Patrick Poirier car elles constituent les premières tentatives de réponse aux questions que se sont posées de tous temps les hommes : d'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Les artistes ont conçu plusieurs installations avec de grandes croix. Elles contiennent, non pas des reliques de saints martyrs, mais des fragments de statues grecques, et renvoient à une conception syncrétiste des origines dans laquelle se mêlent l'héritage gréco-romain et l'héritage judéo-chrétien. Selon les artistes, « Nous avons en nous, dans notre inconscient, cette double explication de la naissance de l'univers ». À Munich, le visiteur, après être descendu sous terre, découvrait cette croix à l'aide d'une lampe. « Dans l'obscurité, coexistaient ces signes, ces images dans nos mémoires, où se mêlent ces explications antagonistes de la naissance de l'univers, la thèse monothéiste et la thèse polythéiste. » Au Mrac, le parti pris d'incliner la croix sur un sol tapissé de plumes immaculées et de l'éclairer de néons bleutés, reprenant le nom de constellations, confère à cette installation une dimension méditative, sinon spirituelle.

Nos visites

VISITE DÉCOUVERTE

Visites commentées des expositions au tarif d'entrée, gratuites le 1er dimanche du mois.

LA VISITE VIP

Le musée invite les visiteurs à découvrir l'(les) exposition(s) temporaire(s) en compagnie de l'artiste ou du commissaire de l'exposition. Gratuit.

LA VISITE MIRACLE

Le musée invite des professionnels, issus de différents domaines à porter un regard sur les œuvres d'art contemporain à travers leur expérience. Gratuit.

GROUPES ADULTES

Visite commentée avec un médiateur. Tarif d'entrée, sur réservation.

SCOLAIRES

Le musée est un partenaire éducatif privilégié pour les enseignants des écoles, collèges, lycées, écoles d'art et établissements d'enseignement supérieur. Visite dialoguée: 35€/groupe, visite-atelier: 50€/groupe. Gratuit pour les classes ULIS, SEGPA, les écoles ouvertes, les étudiants en art, en école d'art et d'architecture. Entrée et transport gratuits pour les lycéens de la Région Occitanie. Sur réservation.

ENSEIGNANTS

Présentation des expositions aux enseignants. Un dossier pédagogique est remis à cette occasion. Inscription pour les visites de classes. Gratuit, sur réservation.

CENTRES DE LOISIRS

Découverte des expositions et ateliers créatifs et ludiques autour de l'art d'aujourd'hui. Visite dialoguée: 35€/groupe, visite-atelier: 50€/groupe, sur réservation.

PETITE ENFANCE

Le Mrac développe l'accueil du très jeune public en proposant un accueil spécifique et adapté aux tout-petits dès 1 an. Tarif d'entrée, sur réservation.

PERSONNES EN SITUATION DE HANDICAP

Accès et visite gratuits. Le musée possède le label «Tourisme & Handicap» assurant un accueil et une médiation adaptés pour les personnes en situation de handicap. Les établissements spécialisés bénéficient de visites dialoguées et des ateliers de pratiques plastiques. Sur réservation.

VISITE EN LSF

À destination des publics sourds et malentendants. Gratuit. Sur réservation à museedartcontemporain@laregion.fr.



Le petit musée



Tout au long de l'année, Le petit musée propose des moments de découverte et de partages autour de l'art, des rencontres avec des artistes et des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille.

MES VACANCES AU MUSÉE

Vous cherchez une activité ludique et enrichissante pour vos enfants pendant les vacances? Le petit musée vous propose des ateliers de création menés par des artistes. Tarif: 12€ / 3 jours / enfant. Horaires: 10h-12h pour les 5-7 ans, 15h-17h pour les 8-12 ans. Sur réservation.

ATELIER EN FAMILLE

Le petit musée propose des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille. Les enfants et leurs (grands) parents partent à la découverte du musée et participent ensemble à une activité. Tarif d'entrée, sur réservation. À partir de 5 ans.

Visites et activités soumises à réservation:
04.67.17.88.95
ou museedartcontemporain@laregion.fr

dim. 17 octobre, 15h		Visite découverte: <i>La vie dans l'espace</i> , exposition des collections.
mer. 20 octobre, 14h30	Gratuit	Visite enseignants: Expositions temporaires.
dim. 24 octobre, 15h		Visite découverte: Anne et Patrick Poirier, <i>La mémoire en filigrane</i> .
 mer. 27, jeu. 28 et ven. 29 octobre		Mes vacances au musée: <i>Retour vers le futur</i> , atelier proposé par l'artiste Pauline Chappet.
 dim. 31 octobre, 15h		Atelier en famille: Laurent Le Deunff, <i>My Prehistoric Past</i> , suivi de la projection du film <i>His Prehistoric Past</i> de Charlie Chaplin.
 mer. 3 novembre, 10,11,16h	Gratuit	Atelier en famille: Ateliers ludiques et sensoriels autour du tapis toc-toc, avec l'artiste Julien Martinez. Festival Grands Zyeux P'tites Zoreilles en partenariat avec l'Agglo Béziers-Méditerranée. Pour les 2-5 ans.
 mer. 3, jeu. 4 et ven. 5 novembre		Mes vacances au musée: <i>Hybridation</i> , atelier proposé par l'artiste Chloé Viton.
dim. 7 novembre, 15h	Gratuit	Visite découverte & projection: Laurent Le Deunff, <i>My Prehistoric Past</i> , suivie de la projection du film <i>His Prehistoric Past</i> de Charlie Chaplin.
mer. 10 novembre, 15h30	Gratuit	Projection: <i>En équilibre</i> , film documentaire d'Antarès Bassis et Pascal Auffray. En partenariat avec la Scène de Bayssan.
dim. 14 novembre, 15h		Visite découverte: Anne et Patrick Poirier, <i>La mémoire en filigrane</i> .
dim. 21 novembre, 15h	Gratuit	Visite VIP : <i>La vie dans l'espace</i> par Jill Gasparina, commissaire de l'exposition des collections.
dim. 28 novembre, 15h		Visite découverte & projection: Laurent Le Deunff, <i>My Prehistoric Past</i> , suivie de la projection du film <i>His Prehistoric Past</i> de Charlie Chaplin.
dim. 5 décembre, 15h	Gratuit	Visite découverte: Anne et Patrick Poirier, <i>La mémoire en filigrane</i> .
dim. 12 décembre, 15h		Visite découverte: Anne et Patrick Poirier, <i>La mémoire en filigrane</i> .
 sam. 18 décembre, 14h30	Gratuit	Visite en LSF: <i>La vie dans l'espace</i> , exposition des collections.
dim. 19 décembre, 15h		Visite découverte & projection: Laurent Le Deunff, <i>My Prehistoric Past</i> , suivie de la projection du film <i>His Prehistoric Past</i> de Charlie Chaplin.
 mer. 22 décembre, 16h		Atelier en famille: Atelier ludique et sensoriel autour du tapis toc-toc. Pour les 2-5 ans.
dim. 26 décembre, 15h		Visite découverte: Anne et Patrick Poirier, <i>La mémoire en filigrane</i> .
 mer. 29 décembre, 15h		Atelier en famille: Laurent Le Deunff, <i>My Prehistoric Past</i> , suivi de la projection du film <i>His Prehistoric Past</i> de Charlie Chaplin.
 dim. 9 janvier, 15h		Atelier en famille: Anne et Patrick Poirier: <i>La mémoire en filigrane</i> .
sam. 15 janvier, 18h30	Gratuit	Vernissage: Nouvelle exposition des collections; Olivier Vadrot, <i>Stadio</i> ; Valérie du Chéné avec la complicité de Régis Pinault, <i>Sur le plateau de tournage, objets à suppléments d'âme et tir à l'arlequin</i> .

dim. 23 janvier, 15h	Gratuit	Conférence en résonance: <i>Archéologie et art contemporain, vers un élargissement du mouvement historique</i> par Sylvie Lagnier, docteure en Histoire de l'art.
jeu. 27 janvier, 17h	Gratuit	Performance, jeu et débat : <i>Cassandre</i> , par la Compagnie Chagall sans M. Dans le cadre du festival <i>Chants d'(H)ivers...et de femmes</i> , en partenariat avec la Cigalière.
Week-end autour de l'exposition de Laurent Le Deunff, <i>My Prehistoric Past</i>		
sam. 29 janvier, 15h	Gratuit	Visite VIP : <i>My Prehistoric Past</i> par l'artiste.
sam. 29 janvier, 16h	Gratuit	Rencontre-discussion : Échange avec Laurent Le Deunff autour de son livre <i>Pleased to meet you</i> (Semiose éditions, 2022) en compagnie de Laetitia Chauvin, rédactrice en chef.
dim. 30 janvier, 15h	Gratuit	Visite MiRACle : <i>My Prehistoric Past</i> avec Laurent Le Deunff et Jean-Marc Chapoulie, cinéaste.
dim. 30 janvier, 16h	Gratuit	Projection : <i>L'Alchimicinéma</i> de Jean-Marc Chapoulie.
 sam. 5 février, 14h30	Gratuit	Visite en LSF : Laurent Le Deunff, <i>My Prehistoric Past</i> .
dim. 6 février, 15h	Gratuit	Visite MiRACle : Anne et Patrick Poirier, <i>La mémoire en filigrane</i> par Alain Charron, archéologue et conservateur en chef du musée départemental de l'Arles antique.
dim. 13 février, 15h		Visite découverte & projection : Laurent Le Deunff, <i>My Prehistoric Past</i> , suivie de la projection du film <i>His Prehistoric Past</i> de Charlie Chaplin.
jeu. 17 février, 17h	Gratuit	Vernissage hors les murs : projet <i>Tous commissaires !</i> , à L'Annexe du Mrac, au Lycée Marc Bloch à Sérignan.
dim. 20 février, 15h		Visite découverte : Anne et Patrick Poirier, <i>La mémoire en filigrane</i> .
 mer. 23, jeu. 24 et ven. 25 février		Mes vacances au musée : <i>Le même mais différent</i> , atelier proposé par l'artiste Morgane Paubert.
dim. 27 février, 15h		Visite découverte & projection : Laurent Le Deunff, <i>My Prehistoric Past</i> , suivie de la projection du film <i>His Prehistoric Past</i> de Charlie Chaplin.
 mer. 2, jeu. 3 et ven. 4 mars		Mes vacances au musée : <i>Cités imaginaires</i> , atelier proposé par l'artiste Marion Mounic.
dim. 6 mars, 15h	Gratuit	Visite découverte : Anne et Patrick Poirier, <i>La mémoire en filigrane</i> .
 sam. 12 mars, 14h30	Gratuit	Visite en LSF : Anne et Patrick Poirier, <i>La mémoire en filigrane</i> .
dim. 13 mars, 15h		Visite découverte & projection : Laurent Le Deunff, <i>My Prehistoric Past</i> , suivie de la projection du film <i>His Prehistoric Past</i> de Charlie Chaplin.
dim. 20 mars, 15h	Gratuit	Visite VIP : Anne et Patrick Poirier, <i>La mémoire en filigrane</i> par Laure Martin-Poulet et Clément Nouet, commissaires de l'exposition.
dim. 27 mars, 15h		Visite découverte : Nouvelle exposition des collections.
dim. 3 avril, 15h	Gratuit	Visite découverte : Nouvelle exposition des collections.
dim. 10 avril, 15h		Visite découverte : Nouvelle exposition des collections.
 sam. 16 avril, 18h30	Gratuit	Vernissage : Nathalie Du Pasquier, <i>Campo di Marte</i> .

HORAIRES

Septembre → juin: du mardi au vendredi,
10h-18h et le week-end, 13h-18h.

Juillet → août: du mardi au vendredi,
11h-19h et le week-end, 13h-19h.

Fermé les lundis et les jours fériés.

TARIFS

Normal: 5€. Réduit: 3€.

Modes de paiement acceptés:

Carte bleue, espèces et chèques.

RÉDUCTION

Groupe de plus de 10 personnes, étudiants,
membres de la Maison des artistes, seniors
titulaires du minimum vieillesse.

GRATUITÉ

Entrée gratuite pour tous le premier dimanche
de chaque mois.

Sur présentation d'un justificatif: étudiants
et professeurs en art et architecture, moins
de 18 ans, journalistes, demandeurs d'emploi,
bénéficiaires de minima sociaux, bénéficiaires
de l'allocation aux adultes en situation de
handicap, membres Icom et Icomos, personnels
de la culture, personnels du Conseil régional
Occitanie/Pyrénées-Méditerranée.

ACCÈS

En voiture: sur l'A9, prendre sortie
Béziers-centre ou Béziers-ouest puis suivre
Valras/Sérignan puis, centre administratif
et culturel. Parking gratuit.

En transports en commun: TER ou TGV arrêt
Béziers. À la gare; bus ligne E, dir. Portes
de Valras-Plage, arrêt Promenade à Sérignan.

Retrouvez le Mrac en ligne: mrac.laregion.fr
Facebook, Twitter et Instagram: @mracserignan

Le Musée régional d'art contemporain,
établissement de la Région Occitanie/Pyrénées-
Méditerranée, reçoit le soutien du ministère
de la Culture, Préfecture de la Région
Occitanie/Direction régionale des Affaires
culturelles Occitanie.



TOURISME & HANDICAP



Semiose



Scène de **BAYSSAN**
art - culture - loisirs



LA CIGALIÈRE



PleinSud

10 octobre 2021
→ 20 mars 2022

Mrac Occitanie

Musée régional d'art contemporain Occitanie/Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, 34410 Sérignan, France
04.67.17.88.95 – museedartcontemporain@laregion.fr